

MANON DE PAUW

Et sa manière, unique,
de se tenir dans le monde.
En plongée.

LYNE CREVIER

Toute frêle, le cheveu noir lisse, les yeux plus grands que prescrits, Manon De Pauw, flamande d'origine, n'en est qu'à son second solo, et la voilà propulsée vers le firmament d'où elle voit tout en plongée.

Ainsi dans l'expo *Replis et articulations*, présentée récemment à la galerie Sylviane Poirier, un triptyque vidéo et une série photographique la montrent à l'œuvre (de haut) sur fond de tableau noir. Son terrain de jeu, comme elle l'appelle.

Qu'elle aborde à la façon d'un anachorète, en se repliant sur soi, sur ce corps qui est «le contraire d'une utopie», selon Michel Foucault, philosophe qui l'inspire.

À l'aide de craie, elle trace des cercles ou des «mantras» (retenir son souffle, rassembler ses idées), et se sert de son corps comme d'une aiguille à remonter/démonter le temps, formellement, poétiquement.

Cette «conjugaison» du corps/mo-



tif apparaissait déjà dans l'installation vidéo *Au travail*, où Manon, croulant sous la papeterie de la galerie Dare-Dare (où elle a déjà été coordonnatrice), souligne toute l'absurdité de répéter des gestes plus ou moins productifs avant d'en arriver finalement à la création.

Des traces de sa vie d'artiste, elle nous en fournit encore actuellement dans l'expo collective *Comment devenir artiste*, où notamment sa tapisserie de *post-it* rappelle les obstacles, petits et grands, que doit affronter l'artiste avant de s'élever, pour voir justement le monde en plongée. ■